



REPORTAGE

Le journal du festival

n°2

Vendredi
11 mai
2018

HIER SOIR AU MANÈGE

DAME D'HONNEUR

Trois musiciennes s'installent. Elles commencent à jouer. Anne Sylvestre entre sur la scène du Manège.

Elle avance et se bat. Elle dit chercher son chemin. L'errance est de courte durée car Anne Sylvestre le dit, le clame, elle est ici à sa place. Venir chanter à Lignières est une douce habitude. Elle n'hésite pas à passer un bonjour à une amie probablement tapie dans la salle. Elle raconte vingt histoires. Des histoires d'hommes moqués, ou un conte moderne sur le bonheur partagé de tenir une maison. « Ne riez pas les filles, j'ai bien aimé ça ». Un conte seulement car ce titre n'est pas si léger. Et voilà notre premier gloussement féministe. Il y en aura d'autres...

Au milieu des chansons anciennes follement actuelles, il y a des chansons plus récentes qu'Anne Sylvestre prend plaisir à conserver et à partager comme un nouveau souvenir. Il y a aussi des chansons plus « fragiles », qu'elle nous demande « de laisser respirer, de ne pas forcer à entrer dans



Marylène Eytier

« J'ai aimé ça »

une boîte ». « Y'a combien de temps qu'on voulait voir la mer ?/Avec toi le déluge ». L'émotion est palpable, le public sait combien cet instant est précieux. Anne Sylvestre a toujours dit que sa chanson préférée était la prochaine. Peut-être est-ce celle-ci ? Les festivaliers ne le savent pas encore mais il y aura une autre chanson fragile, un peu plus tard dans la soirée. Une histoire de cœur dans une vieille cage. Un cœur qui a vécu sans devenir sage. Un

cœur prisonnier d'un grillage dont nous avons la clé.

Tantôt au milieu de la scène, tantôt accoudée sur le piano de Nathalie Miravette (qui lui glisse, dans un souffle et un sourire, une phrase oubliée), Anne Sylvestre poursuit son envoûtement. À la fin de chaque chanson, les bravos fusent dans le public. Et entre deux titres, elle prend plaisir à nous confier des anecdotes savoureuses ou des petites phrases d'anciens complices comme Félix Leclerc. Elle parle de ses débuts où l'on enchaînait les titres sans parler au public, au risque de laisser croire qu'on « faisait la gueule ». Et voilà qu'Anne Sylvestre raconte cette femme née, amoureuse, en faisant la gueule, jusque dans « son lin-cueil ».

« La Faute à Ève », « Violette » à qui un professeur d'histoire ne va pas dire ce qu'il faut croire, « Malentendu », de beaux moments transmis et accueillis avec émotion, voire dévotion. Elle s'interroge sur

l'utilité d'être honnête, pacifiste ou d'aimer les autres. « C'est pour l'honneur/Tiens tiens l'honneur » glissé avec malice avant de nous emporter, « Rien qu'une fois/Faire des vagues ». Anne Sylvestre est venue ici par plaisir, par amitié. Elle est ravie d'être dans cette belle salle, accompagnée par sa triade. Nathalie Miravette au piano, Isabelle Vuarnesson au violoncelle et Chloé Hammond aux clarinettes. Si ce carré de dames nous étonne, Anne Sylvestre nous invite à nous demander pourquoi. Trois musiciennes qu'elle saluera avec beaucoup d'élégance à la fin du concert avant de se tourner vers le public.

Les attendus « gens qui doutent » n'auront pas suffi à rassasier les festivaliers qui debout veulent prolonger ce moment. « Le lac Saint-Sébastien » vient clôturer la soirée. Anne Sylvestre nous embrasse, se courbe puis s'en va. On la voit partir. Ensorcelés.

Francine Moronvalle



Cathy Beauvallet

BABX : FIL ROUGE EN BLEU

Un piano à queue rayonnant de lumières l'attend sur la scène du Manège. Dandy de bleu vêtu, une manche roulée mais pas l'autre, c'est un Babx asymétrique qui pose ses dix doigts sur les touches noires et blanches.

Le maestro commence son enchantement : une longue introduction de « Cristal Ballroom » nous plonge dans les douleurs de la solitude, et de ses doigts agiles, il ponctue ses phrases par des tours de passe-passe, un bras par dessus l'autre. Il oscille de droite à gauche pour ressentir la musique, un cycle éternel qui court de ses doigts à sa tête en passant par l'instrument noir laqué, pour s'imprégner de toutes ses vi-

brations. Au violoncelle, son « époux » et complice Julien Lefèvre joue des ambiances feutrées et simule des cris de baleines. Il faut être un mélomane très averti pour savoir si la partition était écrite ou non : le free jazz et ses improvisations prodigieuses font frissonner Lignières de plaisir.

Tout s'éclaire sur des accords majeurs et le public reçoit de profonds électrochocs lorsque le chanteur d'ordinaire tout en retenue révèle une voix ultra-puissante. Babx nous emmène loin, à Little Odessa, ce quartier russe « magnifique et bizarre » de Brooklyn.

Tumultueuse et romantique, la musique de Babx nous injecte une belle dose de spleen.



Cathy Beauvallet

Puis vient le tour de la surprise : notre fil rouge, et très honoré de l'être, a invité Raphaële Lannadère, alias L, à venir partager la scène avec lui le temps d'une chanson. Moment de grâce avec « Je fume », un titre mélancolique de l'hypersensible chanteuse. Les paroles sont dégustées et le public s'en délecte sans limite.

La poésie, il l'a interprétée à sa manière dans l'album « Cristal Automatique #1 », et a souhaité la partager avec le public du Manège en livrant un poème de Tom Waits en anglais chuchoté, un autre d'Arthur Rimbaud laissant finalement exulter une folie d'accords dissonants, ou encore en déclamant « La marche à l'amour » de Gaston Miron. Babx ne partira pas sans rendre hommage à

Omayra, cette femme irakienne qui a décidé de prendre les armes afin que son village ne tombe pas aux mains de Daesh. Elle s'est finalement « [endormie] sous les mandarinières » après douze jours de lutte. Et notre artiste d'ajouter qu'il admire ceux qui savent se battre pour une belle cause.

Quoi de plus inspirant que l'amour pour clôturer ce concert ? Un amour ascensionnel « Alpiniste » et inconditionnel. Un amour des images, des cadences rompuës et des métaphores. Un impressionniste terriblement contemporain qui ne donne pas dans la conformité : il a une âme d'esthète expérimental, ce brillant Babx.

Violette Dubreuil



Marylène Eytier

Babx le magnifex

Éditorial

À SA PLACE

Laisser ou prendre sa place. S'accrocher, se voir décrié, comme un orgueil de vieillesse, ou pardonné, comme une erreur de jeunesse... Prendre, Rendre, Donner... Comme si la scène s'appartenait... Alors on prend quoi à Lignières ?

Un air... de résilience : on rebondit après les accroches,
... de résistance : on s'accroche à la scène, on y a droit,
... de résurgence : on fait renaître des émotions...

À L'Air du Temps, à Lignières, pour la beauté du geste, on peut se tromper, recommencer, non par péché ou par erreur, mais simplement pour être là, toujours là, prendre sa place, laisser sa place, partager sa place, sur une même scène, un même temps. On oublie le par cœur au profit du cœur.

Les chansons parfois s'étirent, se répètent, mais peu importe, on tient par conviction, par obligation. On se doit d'être là, on ne se méfie pas de la jeunesse, on prend le temps d'écouter la vieillesse...

Jacques Demy disait : « Je préfère idéaliser le réel, sinon pourquoi aller au cinéma ? »

À notre tour, artistes, publics, bénévoles de continuer à idéaliser tous ensemble l'his-

toire de ce monde enchanté dessiné par Annie et Jean-Claude Marchet, leurs équipes et tous ceux qui voient s'entremêler leurs noms sur la façade de cette aire de jeu créative...

Récemment, certains s'offusquaient de la désuétude d'une cérémonie des César ou du Festival de Cannes, défenseurs d'une certaine idée du cinéma français qui serait trop repliée sur le passé.

Et tout d'un coup Juliette Armanet entre sur la scène du Palais des Festivals et fait s'éclater d'un murmure de voix toutes les certitudes un peu trop écrites... En laissant derrière elle des milliers d'émotions, juste en aimant, en respectant, le souffle coupé. Elle a rappelé que le passé c'est beau, si on le traite avec respect et s'il se laisse apprivoiser.

Ne tournons pas le dos trop vite à notre histoire, à l'origine de nos émotions, continuons à aimer tous ensemble les doutes. Prenons le temps, en musique... Et pour citer l'artiste fil rouge de cette 27ème édition, Babx :

« Sous le piano de ma mère, Y a son rire de Madone, Où que c'est là que j'ai appris, Que la musique, ça résonne »

Frédéric Sallé

PROMENADE CHANTÉE

TOUS DERRIÈRE ET LUI DEVANT

Babx et ses compagnons de cordée, nous avaient conviés ce matin au Pôle du cheval et de l'âne pour une promenade chantée. Un moment attendu et désormais incontournable qui a tenu toutes ses promesses.

En bon maître d'équipage, Babx, fil rouge de cet édition, commence par nous présenter ceux qui l'accompagneront dans cette folle chevauchée. L'amazone Raphaële Lannadère, son fidèle destrier violoncelliste Julien Lefèvre, le pur-sang Elie Guillou, et Thibaud Defever « vieux fil rouge » à la guitare débridée.

Un texte de Marcel Kanche

s'élève dans la prairie, « va chevalier, sans armure ». Babx est comme ce chevalier, à nu, sans artifices face au public venu très nombreux pour ce moment hors du temps. Il nous invite à nous mettre non pas « en marche » mais au trot. La troupe s'ébroue lentement car qui veut voyager loin...

Sur le parcours – d'obstacles – Raphaële nous offre un fado émouvant. Un peu plus loin sous un arbre, Elie Guillou accompagné avec subtilité par Thibaud Defever, nous transporte en Patagonie où un gaoucho pleure son animal perdu. Sous un soleil lourd (comme un cheval mort ?), la horde matinale se retrouve au ma-

gnifique hippodrome. Regroupés dans l'escalier, nos oreilles se dressent, nos poils aussi lorsque le violoncelle de Julien Lefèvre entame un morceau de Bach.

Chacun prend conscience de vivre un instant suspendu. Ces moments uniques et éphémères qui font que nous nous sentons privilégiés. Mais l'aiguille trotte. Nous revoilà déjà revenus de cette promenade. Revenus, mais toujours un peu ailleurs. Il ne nous reste plus qu'à « faire hennir les chevaux du plaisir », comme nous y incite malicieusement Babx. Pari tenu !

Thibaud Moronvalle



Marylène Eytier

Quinté gagnant

HIER APRÈS-MIDI AUX BAINS-DOUCHES

FLORENT MARCHET / PATRICK MILLE
RÉÉCOUTER ARAGON

Hier, sur la scène des Bains-Douches, deux artistes nous ont fait une double suggestion : d'abord pour les plus anciens d'entre nous, oublier quelques heures Ferré, Ferrat et même Brassens ou Lavilliers ; et pour tous – jeunes et moins jeunes – se mettre en mode (re)découverte. Après ce préalable, le grand voyage a pu débiter, pas à Courchevel, à Gargilès ou au Brésil, mais en terre d'Aragon, dans le royaume du poète...

Pour cette odyssée, deux guides, deux artistes, un duo singulier et pluriel, Florent Marchet, auteur-compositeur-interprète, et Patrick Mille, acteur et réalisateur, amis au long cours, qui se sont donné comme objectif depuis deux ans de revisiter de grands poètes connus ou moins connus, en partenariat avec la Maison de la Poésie (scène littéraire à Paris). Après Pierre Reverdy l'an dernier, place à Louis Aragon cette saison.

« De si loin qu'on se souvint, il y avait... des artisans, qui de père en fils, se transmettaient les secrets du bois, savaient courber le fer, tresser l'osier ; il y avait des gens qui travaillaient pour eux-mêmes, il y en avait qui se crevaient pour d'autres... »

Ce n'est pas un tour de chant qui nous est proposé, mais un tour de vie, celle d'un des plus grands poètes du XX^e siècle, Louis Aragon (1897-1982), par ailleurs écrivain, journaliste, résistant, homme engagé, compagnon de route du Parti Communiste Français. L'homme a marqué au fer rouge son époque. Encensé pour sa poésie, il fut également controversé pour sa complaisance avec le régime soviétique. « Et je ne saurais entendre les reproches que vous me faites. Au lieu de vous occuper de la conduite des



Au pays d'Aragon

hommes, regardez plutôt passer les femmes... » Il a aimé aussi, aimé beaucoup, Elsa (Triplet) et d'autres femmes, l'Homme en propre, et en particulier...

Pour construire ce spectacle, nos deux passeurs ont sélectionné dans l'œuvre imposante d'Aragon des textes « coups de cœur », qui montrent à la fois la variété de son style d'écriture, qui éclairent sur les thèmes majeurs explorés par le poète au fil de son existence, tels la poésie, l'amour, la guerre, la résistance, et qui témoignent chronologiquement des moments forts de sa vie. Son histoire et son œuvre sont indissociables, « sa vie inspire ses poèmes ».

Patrick Mille est l'orateur, le diseur, le clameur de cette création artistique. Avec force, passion, colère parfois, il ouvre la porte de chaque texte avec l'expression adaptée. Il sublime les mots, les phrases et les silences. Sa voix éclaire chaque poème pour mieux nous en montrer la subtilité des détails. Du grand art. « J'écris dans ce pays où l'on parle les hommes/Dans l'ordure et la soif le silence et la faim/Où la mère se voit arracher son fils comme/Si Hérodote

régnait quand Laval est daphin.

J'écris dans ce pays que le sang défigure/Qui n'est plus qu'un monceau de douleurs et de plaies/Une halle à tous vents que la grêle inaugure/Une ruine où la mort s'exerce aux osselets. »

Même si les textes sont les étoiles de cette création, la musique a aussi un premier rôle dans ce périple spectaculaire. Bien sûr, la poésie est une musique à elle toute seule, mais comme l'ont fait en leur temps quelques chanteurs des années 50-70, ce projet artistique se veut porteur de mélodies pour glorifier les textes. Et c'est là qu'intervient le magicien Florent Marchet. Il adjoint son talent au génie d'Aragon. En accompagnement de ce que Patrick Mille déclame, ou en chansons, les musiques et la voix de Florent Marchet amplifient la beauté de chaque poème, l'actualisent, le téléportent dans notre époque, lui redonnent vie, lui donnent rythme. Exceptée « L'Affiche Rouge », les musiques des chansons-tubes sont neuves. On est sous le choc. On reçoit Aragon cinq sur cinq. Le passeur nous transporte. Les notes et les

phrases musicales viennent compléter l'émotion des textes et nous mettent en alerte. Du grand art.

« Jaloux des gouttes de pluie/Qui trop semblent des baisers/Les yeux de tout ce qui luit/Sont raison de jalousier. Jaloux jaloux des miroirs/Des morsures de l'abeille/De l'oubli de la mémoire/De l'abandon du sommeil.

Du trottoir qu'elle a choisi/Des mains frôleuses du vent/Ma vivante jalousie/Qui me réveille en rêvant. »

On passe de la période surréaliste à la guerre et à la résistance, on passe de l'amour à la jalousie, du début d'une vie à une mort prochaine.

Tout est fort, puissant, on se délecte de ces phrases-images, de ces mots si bien posés, de l'imaginaire et du réalisme qui cohabitent, de cet univers d'Aragon qui nous emmène dans le miroir de l'Histoire et dans notre propre miroir... 1h30 d'amour, d'engagement et de partage.

Fin du voyage. Pour le public conquis, comme un amant comblé, il ne reste qu'une chose à faire pour prolonger le bonheur : relire Aragon.

Pascal Roblin

EXPO PHOTOS ROBERT DOISNEAU

IMPRESSIONS, SOUS L'ŒIL D'AVANT

Dans le couloir menant à la salle des Bains-Douches, les spectateurs ne pourront échapper aux regards noir et blanc d'un groupe d'artistes accrochés à ces murs. Ceux qui ont forgé la chanson française du siècle passé, et dont la présence indiscutablement perdure. La magie de la photographie a imprimé leur image comme les airs de leurs chansons dans nos têtes, en un instant mais pour l'éternité. Barbara nous apparaît directement, sublime, impériale. Peu à peu suivie par Renaud, Bourvil, Brassens... Leur prestance rayonne et transfigure le lieu. Et pour cause, derrière l'objectif, personne d'autre que le Maître du huitième art, ce drôle Doisneau ! Ses clichés ont quelque chose d'inattendu, ils ont capté une attitude, un geste singulier en chaque artiste ; et ils captivent aujourd'hui le regard des spectateurs. Dans une pose délibérée, ou quelquefois dans un élan, pris sur le vif, les artistes légendaires se côtoient dans cette exposition,



Surgissants du passé, les voilà revenus

comme dans un panthéon éphémère érigé à leur gloire. Le photographe, dans toute l'étendue de son talent, a su mettre en valeur ces portraits et redonner vie à ces visages sur papier glacé. Alors certes, le cachet de l'argentique est bien là pour nous rappeler que les années ont passé, que certains ont vieilli, que d'autres nous ont quittés... Le temps a passé, sans en avoir l'air. Mais plus que jamais, ces clichés transpirent leur musique et leur joie de vivre. Soudain, chacun s'anime, nous attire, nous parle en

aparté, nous fait à nouveau danser ; ils transpercent le papier, brisent le verre, pour à nouveau nous surprendre. Ainsi, en noir et blanc, Doisneau fait ressortir la part plus sombre, la part d'ombre de ces artistes de lumière, dans un contraste saisissant. Remarquable virtuosité de l'artiste photographe au service de ces non moins remarquables artistes de scène, qui ont ainsi gardé pour nous l'air de leurs vingt ans ; celui d'un temps pas si vain, pour autant.

Henry Hautavoine

MICRO-TROTTOIR

ALORS, ENCHANTÉS DE CETTE PROMENADE ?

Report'Air a recueilli les avis des participants sur la promenade chantée de ce matin.



Dominique et Philippe, de Montluçon

On est ravis. C'est la première fois et on aime beaucoup, on a trouvé ça charmant. Ça détonne par rapport à l'industrie de la musique. Ça redonne la vraie valeur des choses, le bonheur d'écouter tranquille, sans stress.

En plus les artistes chantent d'autres répertoires, et c'est très agréable d'avoir les artistes à proximité.



Arsène et Stéphanie, de Toulouse

C'était très sympa. En plus les arrêts au cours de la balade, c'est super quand on a des petits enfants. C'est juste un moment de plaisir. On revient tous les ans, ça fait trois ans qu'on vient, c'est super.



Maxime, grand noir du Berry, en plein interview

J'ai pas vu grand-chose ! Juste une foule qui est passée devant moi, et avec en première ligne, des humains qui portaient des instruments de musique et aussi une petite boîte d'où sortaient des sons. En tout cas, vu le nombre de personnes, ça avait l'air bien. Sinon j'ai bien aimé âne Sylvestre hier au Manège !

HIER APRÈS-MIDI SOUS LA HALLE

UN AIR DE PETITE-VALLÉE

Le groupe Bon Débarras, Marie-Pierre Lecault, Dominique Desrochers et Jean-François Dumas, a traversé l'Atlantique pour venir présenter leurs « tounes » sous la Halle de Lignièrès, en ouverture de leur nouvelle tournée française.

Il soufflait comme un vent de liberté hier à Lignièrès. Les six heures de décalage horaire n'auront pas eu raison de l'enthousiasme des musiciens de Bon Débarras. Tout juste arrivés la veille au soir en France, ils étaient sur leur pied

de guerre pour nous transmettre leur énergie et leur ardente défense du patrimoine musical canadien. Attention, toute tentative de résistance était inutile !

« Croyez-vous aux fantômes ? » nous interpelle Jean-François Dumas en entrant sur scène. Force est de constater que les esprits étaient convoqués et bel et bien là sous la Halle de Lignièrès.

Depuis 2011 les Bon Débarras parcourent les scènes du monde entier avec une mission dont ils se sont investis,

celle de faire revivre le patrimoine musical de leur terre d'origine. S'ils ont fait un vrai travail de recherche en parcourant toutes les archives de leur région, le trio a pris le parti de composer la majorité des titres. Leur folklore contemporain ne s'enferme donc pas dans le passé et s'attache à refléter la société actuelle.

Cet acte d'engagement musical se pose en symbole d'une jeunesse québécoise qui en 2012 est descendue dans la rue pour défendre l'accès à l'éducation pour tous dans un

mouvement désormais appelé « Le Printemps Étable », comme nous le raconte Dominique Desrochers. Joli clin d'œil à nos luttes passées et actuelles...

Ce n'est donc pas à un bal folk qu'ont participé les nombreux spectateurs de tous âges, mais bien à un concert de chanson francophone engagée. En témoignage cette « Freedom Song » introduite comme un air de gospel qui témoigne de la palette multiculturelle de leurs créations musicales. Et comme l'esprit de la fête prend toujours le dessus, les Bon Débarras entraînent le public à entrer dans leurs danses. Leurs corps deviennent leurs instruments, les langues claquent, les mains frappent, les pieds tapent, et le public en redemande. Les enfants s'emparent de la scène, le public se lève pour rejoindre les musiciens dans leur tourbillon musical.

Les canadiens ont réveillé l'âme de la Halle qui hier après-midi était toute entière dédiée à un beau moment de partage populaire.

Frédéric Sallé



Au pays d'Acadie

FESTIVAL ORGANISÉ PAR

LES PRINCIPAUX PARTENAIRES DE L'AIR DU TEMPS

Conception graphique : Le Centre de la Presse 18170 Maisonnais.
Téléphone : 06.21.09.38.28. contact@lecentredelapresse.com
Participant à REPORT'AIR :

Cathy Beauvallet, Virginie Canon, Violette Dubreuil, Marylène Eyrier, Henry Hautavoine, Pascal Miara, Francine Moronvalle, Thibaud Moronvalle, Pascal Roblin, Frédéric Sallé.